

Shaun Oliver
ambre

L'EMPREINTE DU TEMPS

roman

PREFACE

Au début, il n'y a rien... Ou du moins, il manque l'essentiel pour expliquer l'aventure qui, comme toutes les histoires, commence par une rencontre... Le lieu existe aujourd'hui, mais un retour au passé vous oblige à revenir loin en arrière dans la nuit des temps, aux prémices de la vie de l'humanité. Fermez les yeux et laissez votre mémoire se connecter sur ce grand nuage qui cerne la planète.

Recherchez dans ce savoir universel la réminiscence d'un comportement ancien, vos peurs et vos craintes... Remontez au-delà de tout, il y a plusieurs millions d'années, plus loin que les dates les plus anciennes émises par les paléontologues les plus audacieux.

L'air est gris, chargé d'une forte humidité. Une brume tenace s'agrippe à l'arbre immense. Vous y êtes... arrêtez-vous...

Eux aussi sont là, blottis dans le noir.

C'est l'aurore du jour et de la vie...

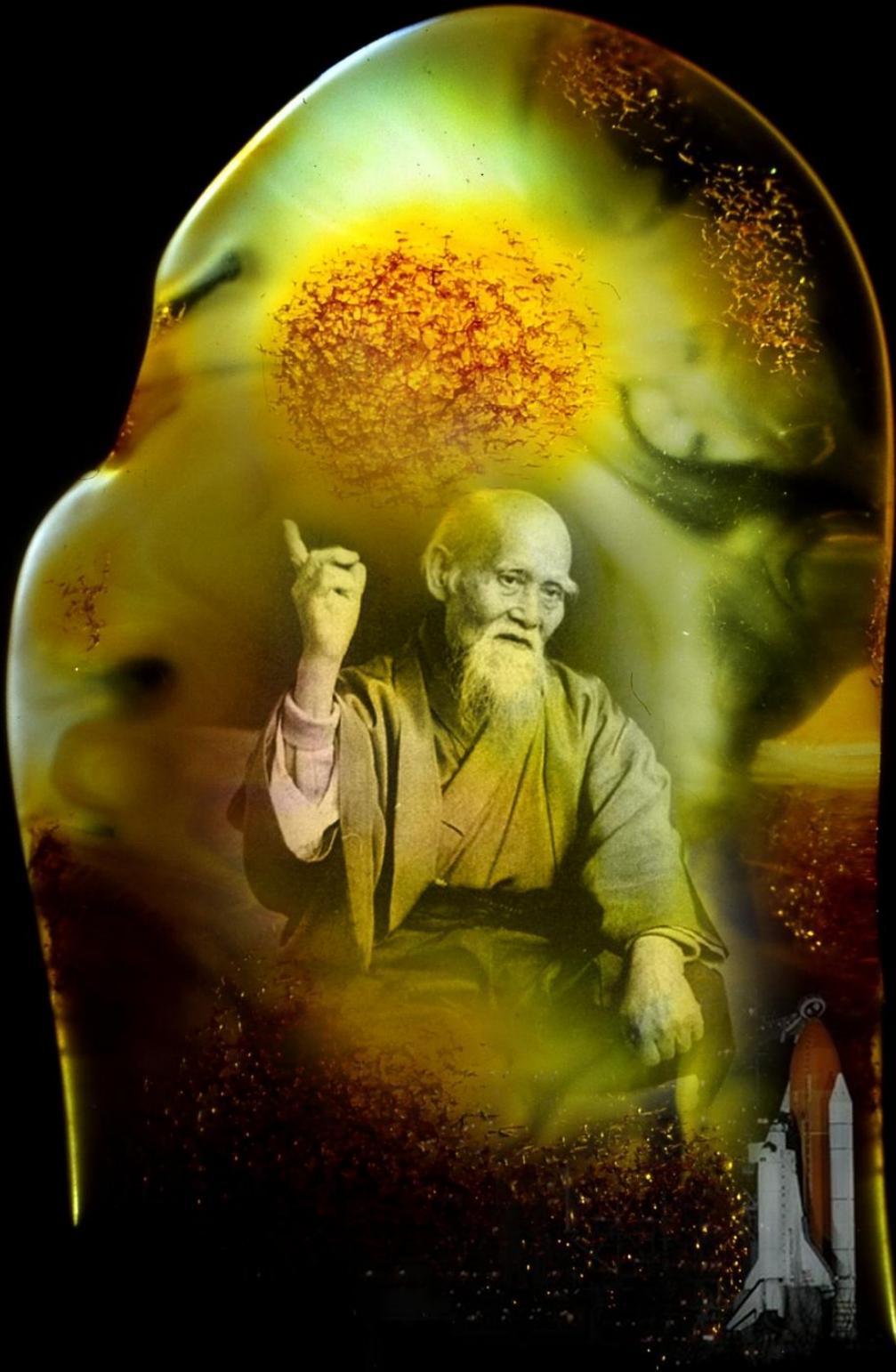
Eric Geirnaert.



CHAPITRE I

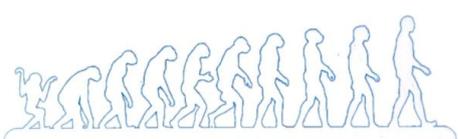
QUAND LA RÉALITÉ DÉPASSE LA FICTION





-Un jour, O-Sensei Ueshiba, fondateur de l'aïkido, demanda à son visiteur, scientifique de la NASA et pionnier des voyages spatiaux, ce qu'il ressentait dans l'espace. Ce dernier répondit qu'en observant la Terre et le cosmos il avait la conviction que l'Univers était le jardin de Dieu. Le Maître sourit et dit : *«La spiritualité et les sciences modernes sont exactement la même chose. La science met en évidence la grandeur divine»*.-

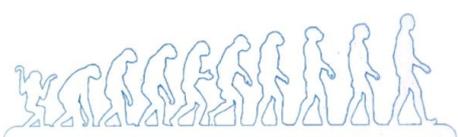
Les premiers rayons du soleil trouvèrent Tabong somnolant au faite de l'Arbre. Il avait son coin, là-haut, une fourche confortable où il s'installait, tel un guetteur sur la canopée bercé par le vent. Il observait les nuages, les montagnes et les plaines, le réveil des oiseaux, toute cette vie qui s'animait au rythme de la nature fébrile. Même la rivière chantait plus fort avec le retour de la lumière. Un soleil de début du monde se levait sur cette Terre où l'humanité ne comptait alors que quelques clans épars. La nuit avait été calme. Aucun prédateur ne s'était approché et les petits dormaient encore. Depuis l'aube, Tabong observait les fourmis qui s'étaient aventurées à la cime. Malgré le danger de la résine, elles circulaient vivement de haut en bas, par colonnes inégales, sur les veines de l'écorce. Il les suivait des yeux, se demandant lesquelles allaient se faire piéger. Parfois, délicatement, du bout d'un doigt, il aidait l'une d'elles à se dépatouiller du piège poisseux. L'air humide du petit matin réveilla la douleur qui lui cinglait le dos. Malgré le temps passé, la plaie encore boursouflée refusait de cicatriser complètement. Un peu plus tard, l'humidité se transforma en légère averse. La pluie sema un début d'excitation chez les fourmis, qui furent plus nombreuses à s'engluer. Tabong poussa un grognement de dépit. Chassé par la pluie matinale, il entreprit de redescendre vers la terre ferme. Il avait, le long du tronc, ses points d'appui, ses branches



préférées, lissées par le passage des pieds et des mains. À quelques mètres du sol, Tabong contempla les membres du clan, abrités au pied de l'arbre, pelotonnés les uns contre les autres, encore endormis. Il ne put s'empêcher de penser à l'Arbre immense qui les abritait, les protégeait, leur procurant un lieu nourricier, donnant un axe immuable à leur vie, eux qui avaient été si longtemps nomades...

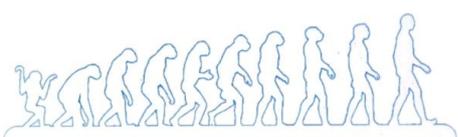
Les lueurs de l'aube tiraient les mères de leur sommeil, souvent léger, car il fallait demeurer aux aguets. Elles aperçurent le guetteur en train de descendre lentement en s'aidant des lianes qui enserraient le tronc. La pluie et l'humidité rendaient les surfaces glissantes et Tabong dut se rattraper à plusieurs reprises pour éviter la chute. Il descendit, évitant les nouvelles coulées de résine brillante. Suspendu par le bras à la dernière branche familière, il se balança et atterrit sur ses pieds nus près de la rivière, non loin de la tribu somnolente. En se redressant, il arrosa la berge puis s'étira dans un grognement, mélange de plaisir et de douleur dont une part au moins tenait à sa blessure. Sous les branches basses, le sol était encore sec et l'averse s'éloignait.

Distrait, il retrouva la colonne de fourmis le long du tronc. Certains insectes demeuraient prisonniers de la résine qui s'écoulait lentement, par renflements successifs. Plus tard dans la journée, lorsque le soleil chaufferait l'écorce, de nouvelles larmes suinteraient du géant végétal. Tabong aimait cette vie qui se cachait dans les moindres replis de l'arbre. Ici, une fourmi assoiffée plantait la tête



dans une goutte de rosée, là, des araignées consolidaient leurs toiles malmenées par la brise. Un malheureux coléoptère qui venait de s'y prendre grésillait de tous ses élytres pour se dégager de l'étreinte mortelle, mais plus il s'agitait, plus il s'empêtrait. Une fois épuisé, il n'aurait qu'à se résigner. Au-dessus de sa tête, Tabong entendit résonner le "toc-toc-toc" d'un oiseau picorant l'écorce à la recherche de larves juteuses. Une vive piqûre au pied mit fin à ses pensées bucoliques. Puis une autre. Des fourmis belliqueuses grimpaient sur ses orteils et le piquaient sans relâche. Il dut les balayer de la main et faire quelques pas. Intrigué, il se pencha sur la fourmilière en pleine effervescence. D'après les traces sur le sol, un tamanoir devait avoir saccagé le nid et Tabong venait de mettre le pied sur des insectes affolés. Certains d'entre eux transportaient entre leurs pattes des larves blanches rescapées du pillage nocturne. Des fourmis plus grasses vinrent à passer et de sa main velue, Tabong en prit une qu'il se hasarda même à goûter. Il fit la grimace et cracha sur le sol ; le goût acide n'avait rien à voir avec certaines fourmis ou les savoureux termites que les femmes rapportaient parfois au campement.

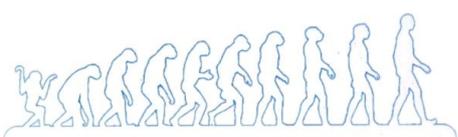
Alors qu'il s'accroupissait pour frotter ses pieds douloureux, il aperçut une fourmi cheminant sur son bras. Une croûte de résine et de boue collée mêlée à ses poils lui servit de refuge éphémère. Sans cesser de l'observer, il s'adossa contre l'écorce rugueuse d'une grosse racine, à l'écart de la redoutable colonie. Lorsque la fourmi sortit de sa cachette, il la saisit entre le pouce et l'index. Ses doigts pourtant



robustes la tenaient délicatement par le thorax, laissant pattes et antennes s'agiter. De la taille d'un ongle, la fourmi déployait des efforts considérables pour se dégager. La tête pivota, l'abdomen s'arc-bouta, les mandibules et l'aiguillon brassaient l'air sans parvenir à atteindre leur but, mais la contorsion lui suffit pour se libérer. La fourmi s'enfuit sans demander son reste. Tabong la regarda se frayer un chemin entre les poils de son bras et, d'un geste vif, la captura à nouveau.

La tenant plus fermement, il étudia la bestiole qui cherchait furieusement à dégager ses pattes postérieures. Enfin l'une d'elles se libéra. La fourmi en profita pour planter ses griffes dans les doigts de l'homme, mais cela ne suffit pas à la libérer. Ses antennes brassaient l'air, comme pour demander de l'aide. Toujours accroupi, Tabong se pencha vers la coulée ambrée, puis, posément, enfonça doucement l'insecte dans la résine gluante.

Hypnotisé et attentif, il observa la fourmi qu'il avait tenue entre ses doigts se débattre face à une mort inéluctable. Il n'eut pas longtemps à attendre, car une grosse larme jaune vint recouvrir la scène...





Le roman Ambre de Shaun Oliver est distribué gratuitement
par épisode dans sa version française. Bientôt la suite.
http://ambre.jaune.free.fr/Shاون_Oliver.html#Le_roman

Fin de la première partie.